

SULITZER

L'Empire du Nénuphar



éditions du
ROCHER

L'EMPIRE DU NÉNUPHAR

**Du même auteur
aux éditions du Rocher**

Série Franz Cimballi

Money

Cash !

Fortune

Duel à Dallas

Le Chinois à roulettes

Money 2

Autres romans

Puits de lumière

Le Roi Rouge

Document

Angolagate, chronique d'un scandale d'État

PAUL-LOUP SULITZER

L'EMPIRE DU NÉNUPHAR

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN version papier : 978-2-268-07170-1

ISBN version pdf : 978-2-268-07711-6

PROLOGUE

Le Tigre blanc

Nous n'avons pas été enlevés. Chang et moi avons simplement obéi. Pourquoi avons-nous suivi sans broncher ce chauffeur à l'apparence minable ? Il n'a rien d'une armoire à glace. Il est rondouillard, d'origine indienne. Son anglais est quasiment incompréhensible, son hygiène douteuse. Il s'agit vraisemblablement d'un retraité de cette police sikh qui réglait la circulation pour le gouvernement britannique, avant que la ville de Hong Kong ne soit rendue à la Chine populaire.

Alors pourquoi avons-nous accepté de monter en voiture avec lui ? Parce que nous savons que les triades, ces mafias chinoises, ne nous lâcheront pas. Elles nous ont retrouvés, nous sommes dans leur ligne de mire. Chang en a déjà fait les frais, il a été enlevé et torturé par des hommes de main. Il a perdu un ongle. Nous préférons nous expliquer avec le grand chef, puisqu'on nous accorde ce privilège. Si nous ne lui parlons pas tout de suite, il nous éliminera physiquement sans discussion. Il va nous dire ce qu'il veut.

La voiture s'arrête sur Cat Street, la rue des truands de Hong Kong, devant un immeuble lépreux. Le jumeau du chauffeur, en version encore plus laide, emmène Chang d'un côté, tandis que le chauffeur m'entraîne en direction d'un appentis construit de bric et de broc dans le coin d'une cour. Il ouvre une porte sous l'escalier et me fait signe de le suivre. Nous parcourons un couloir interminable. Le parfum des poubelles, très prononcé au début, s'estompe peu à peu. À l'évidence, nous sommes dans un souterrain qui relie plusieurs immeubles entre eux. Nous sommes maintenant très loin de la façade donnant sur Cat Street.

Une porte s'ouvre au bout du couloir. J'entre dans un local à l'atmosphère enfumée et douceâtre. De l'encens ? Cette odeur est plus agréable que les effluves du couloir, mais je respire de plus en plus difficilement. Cette pièce aveugle est faiblement éclairée par une unique lanterne de soie rouge. Nous sommes hors du temps, dans l'intimité étouffante des arrière-boutiques où la mafia de l'Asie orientale règle ses affaires, petites ou grandes.

Le décor a changé, les méthodes aussi. Mon hôte est là, un petit homme replet assis sur une chaise roulante. Il m'adresse la parole en anglais.

– Monsieur Cimballi, enfin vous voilà. Je rêvais de faire votre connaissance. J'ai de l'admiration pour vous. Savez-vous qui je suis ?

– J'imagine que vous n'êtes pas le directeur d'une institution caritative.

– Détrompez-vous, le Tigre blanc fait beaucoup pour les plus démunis !

– Si j'avais su que cette rencontre vous ferait tant plaisir, je serais venu par mes propres moyens, sur simple invitation. Vous n'auriez pas eu besoin de m'envoyer votre chauffeur.

– Estimez-vous heureux. Le chauffeur avait des instructions précises, il a pris les virages en douceur et votre carcasse n'a pas été cabossée. Vous avez vu ce qui est arrivé à votre ami, ce monsieur Chang ?

– C'est vous qui lui avez arraché un ongle ?

– Nous aurions pu arracher les autres, nous ne l'avons pas fait pour l'instant. J'ai du personnel spécialisé pour les travaux sales.

Il se redresse légèrement, et roule en direction d'une table basse posée au centre de la pièce. Il soulève le couvercle d'une boîte en porcelaine décorée de lions bouddhiques rouges. La boîte contient une mixture sanguinolente, dont il prélève une quantité généreuse à l'aide d'une paire de baguettes. Il laisse tomber cette substance dans un aquarium où s'agitent deux poissons aux nageoires effilées, irisés de bleu et de rouge.

– Les poissons du paradis sont de superbes créatures. Ils portent chance.

– On aurait tort de s'en priver.

– J'en garde toujours un couple près de moi. Mais il faut leur donner de la viande à heures fixes, sinon ils deviennent cannibales et s'entretuent. Les relations entre les membres de l'espèce sont mauvaises.

– Et avec les membres des autres espèces ?

– Elles sont encore plus mauvaises.

Je m'efforce de prendre un air détaché. En faisant cette allusion au cannibalisme tout en manipulant cette pâtée infâme, le grand maître de la triade veut probablement me donner la nausée. C'est réussi, j'ai les yeux qui se croisent. Je respire profondément afin de surmonter mon envie de vomir. Je ne veux ni m'effondrer devant un ennemi, ni le mettre de plus méchante humeur en éclaboussant sa cachette de fumeur d'opium.

– J'imagine que vous ne m'avez pas fait venir pour m'initier aux joies de l'aquariophilie.

– Nos ancêtres ont inventé les poissons d'aquarium, comme vous le savez.

– Oui, ils ont aussi inventé la soie, la porcelaine, la poudre à canon, le vaccin contre la variole, le papier et même le papier-cul. Si je m'incline très bas en vous remerciant, est-ce que vous me laisserez partir ?

– Vous ne vous en tirerez pas avec des flatteries. Vous avez quelque chose qui m'appartient.

– Vraiment ? Et quoi donc ?

– Des parts de marché.

– Personne n'est propriétaire de parts de marché ! C'est même comme ça que le marché fonctionne. Les clients achètent ce qu'ils veulent là où ils veulent. Et moi je ne pèse pas bien lourd, la crise financière m'a ruiné.

– Ne me prenez pas pour un crétin. Vous êtes venu en Chine pour vous refaire en toute discrétion. Votre nom n'apparaît nulle part, mais vous avez mis la main sur tout un tas d'usines à travers la Chine du Sud.

– Et avec quel argent aurais-je fait ça ? J'étais à la tête d'une banque il y a deux ans, certes. La crise financière,

vous connaissez ? Je n'ai plus que des dettes, je serais bien en peine d'acheter la moindre petite usine.

Le gros maître est étrangement calme. Il doit savoir que toute montée de tension est mauvaise pour son petit cœur enrobé de saindoux. Il bluffe, mais moi aussi. J'essaie de lui faire abattre ses cartes.

– Alors d'après vous, comment aurais-je trouvé de quoi investir dans l'industrie ?

– Grâce à vos concurrents du monde bancaire ! Vous avez beaucoup perdu, votre bilan est à zéro. Vous êtes nul. Mais vos concurrents sont encore plus mauvais que vous : ils sont au-dessous de zéro, dans le rouge.

J'ose un sourire teinté d'orgueil.

– Il est vrai qu'aujourd'hui, un bilan comptable de zéro, c'est confortable.

– Vous voyez bien. Vos plus gros clients sont restés avec vous, faute de mieux. Vous avez fermé votre banque, et ils ont gratté leurs fonds de tiroir pour vous prêter de l'argent, que vous avez investi en Chine, dans le textile.

Il connaît son affaire. Je ne peux plus faire l'étonné.

– Je ne vole personne. Pas plus aujourd'hui que lorsque j'étais dans la banque. Si j'ai abandonné la finance pour l'industrie, pourquoi aurais-je à vous rendre des comptes ?

– Je veux des noms. Les noms de vos anciens clients, qui vous prêtent de l'argent, et les noms des nouveaux, qui achètent votre camelote. Je veux savoir aussi combien ils ont investi.

– Vous voulez leur envoyer de la publicité ?

– Oui. Avec obligation d’achat. Depuis que vous avez monté votre réseau de sociétés d’économie mixte, les capitaux affluent vers vous. Ni vos créanciers ni vos clients ne paient pour leur protection. Mon organisation est perdante.

Cette garantie d’anonymat faisait partie de ma nouvelle image de marque. Les triades, ces organisations mafieuses, prélèvent une taxe sur les transactions en gros en échange de leur « protection ». J’ai pris soin de cacher mon identité et de ne pas apparaître comme un gros investisseur. Mon chiffre d’affaires est effectué sous différents noms, ce qui a permis de détourner l’attention des triades. De leur côté, mes clients apprécient cette discrétion. Certains d’entre eux connaissent mon identité, j’ai peut-être été trahi. En tout cas, le grand maître a fini par comprendre mon manège. Son organisation est remontée jusqu’à moi. Je ne peux plus me cacher. Mon hôte ne hurle pas, son agressivité est contenue, mais je lui ai coûté de l’argent. Il ne me le pardonnera pas.

Un antique boulier laqué est posé à côté de l’aquarium. Mon hôte commence à le manipuler d’un air très professionnel. Ses doigts boudinés poussent les billes de bois à toute vitesse. Je ne suis pas un expert dans le maniement de cet instrument, mais il me semble bien que l’addition va être salée.

– Vous voyez, monsieur Cimballi, il y a sans arrêt de nouveaux venus comme vous qui s’installent ici pour se découper une part du gâteau chinois.

– Assez de métaphores, que demandez-vous ?

– La liste complète des clients de vos usines dans le monde entier. Nous savons quelles usines vous appartiennent.

Maintenant il nous faut connaître vos clients. Nous demandons à pouvoir travailler en toute transparence avec votre associé.

– Mon associé ?

– Ne faites pas l'innocent. Nous savons très bien qui s'occupe de votre réseau de clients à travers le monde.

– Vous parlez de Chang, je suppose.

– Chang est un larbin, pas un associé.

– Je ne vois pas du tout de qui vous voulez parler.

– Hassan Fezzali, ça ne vous dit rien ?

J'ignore comment il connaît ce Libanais de Beyrouth, homme d'affaires moyen-oriental dont le réseau s'étend sur tous les continents. C'est lui qui écoule mes stocks de textile fabriqués ici.

Je feins l'innocence.

– Ce nom me dit quelque chose.

– C'est votre associé hors de Chine. Il suffit que vous lui demandiez l'ordre de travailler pour nous et vous serez libéré !

– On ne fera jamais alliance avec le crime.

– Si vous continuez à vous exprimer de façon tordue, nous redresserons vos manières à coups de marteau.

Le grand maître claque des doigts et un sbire surgit de derrière un paravent. Il tire un rideau de velours brodé qui révèle une vitre épaisse nous séparant d'une chambre de torture. J'aperçois Chang, debout, seul au centre de la pièce. Une corde enserre son cou et ses mains. Une feuille est accrochée sur son costume. On y lit très distinctement : « Condamné à mort. »

– Vous feriez mieux de nous obéir, murmure le grand maître. En tout cas, c’est ce que pense votre ami, monsieur Chang.

Cette mise en scène me rappelle un supplice datant de l’époque impériale. J’ai déjà vu de vieilles photos sépia montrant des condamnés errant dans les villes la corde au cou portant en gros caractère la liste de leurs méfaits et leur condamnation. On les exposait au public jusqu’à leur exécution. Ce n’est pas du folklore. Si le grand maître a eu l’idée d’utiliser cette mise en scène, il ira jusqu’au bout, sans aucune pitié.

Que faire? Je pourrais demander à être libéré pour regagner mes bureaux et assembler la liste de mes clients, avant de venir la livrer ici. Entre-temps je pourrais donner l’alerte, prévenir la police... Mais personne ne me croira : je raconterai cette mise en scène digne du cinéma et on me rira au nez.

De plus, il est possible que la police soit de mauvaise foi. Depuis que la République populaire de Chine a repris le contrôle de Hong Kong, les organisations criminelles sont étonnamment bien traitées. On aurait pu penser que le gouvernement central mettrait un point d’honneur à les éradiquer. À la fin des années 1990, on s’attendait à des procès en série, retransmis à la télévision, pour les parrains de la mafia. Ils auraient été suivis d’exécutions sommaires. Cette opération mains propres aurait détourné l’attention : le peuple aurait oublié la corruption du Parti communiste, sa colère aurait été canalisée contre les triades...

Ce n’est pas arrivé.

Les triades sont si anciennes, si puissantes et si bien organisées que le pouvoir central a choisi de les utiliser, et non de les combattre. Elles représentent un facteur d'ordre. La République populaire de Chine ne craint pas l'injustice mais le désordre. Il n'est donc pas étonnant que je me retrouve aujourd'hui face à un malfrat pourvu de tous les attributs de l'autorité: il remplace la police, le tribunal administratif et la cour pénale.

À supposer que je puisse la contacter, la police ne me sera d'aucun secours.

La clé USB qui mène à mes clients est dans ma poche, tout bêtement accrochée à mon trousseau de clés. Il y a également l'adresse mail d'Hassan Fezzali, une adresse secrète, avec laquelle il communique avec ses plus proches collaborateurs. J'aime garder mes cartes sur moi, afin de surveiller mon jeu. Les noms inscrits sur les livres de comptes de mes ateliers sont tous faux. C'est ainsi que je protège mes clients. Ce sont des noms de code aléatoires engendrés par un logiciel.

Ma clé USB contient une base de données permettant d'inverser le code et d'identifier mes clients. Des centaines de clients dispersés sur les cinq continents.

Tous ne savent pas qui je suis, mais tous ont compris qu'ils pouvaient se fournir dans mes ateliers de textile sans avoir à payer de redevance aux triades.

Ont-ils cru que cela pourrait durer éternellement? Je ne sais pas. Je ne m'étais pas posé cette question moi-même. J'aurais dû. À présent je suis acculé et je n'ai pas d'autre possibilité que de livrer ma précieuse liste qui devait me permettre de reconstruire ma fortune.

Je porte la main à ma poche pour prendre mon trousseau de clés. Les yeux bridés du grand maître s'arrondissent sous l'effet de la peur. Il n'a pas le temps de crier, un sbire s'est approché de moi par-derrière et me tord le bras. Évidemment ils ont cru que j'allais saisir une arme dissimulée dans ma poche et leurs réflexes de truands ont fonctionné.

– Dites à votre employé de me lâcher. Si vous voulez la liste de mes contacts, vous devez me laisser prendre mes clés de voiture.

Le grand maître hoche légèrement la tête et un deuxième sbire s'avance pour fouiller ma poche droite pendant que son collègue me maintient. Je fais un effort surhumain pour ne pas crier de douleur.

Le deuxième sbire s'empare de mon trousseau et quitte la pièce en courant comme s'il allait examiner le tout dans une salle de décontamination. Le premier sbire lâche enfin mon bras. Son collègue revient avec la clé USB en main. Il s'agenouille devant le fauteuil roulant et se relève avant de présenter l'objet au grand maître, des deux mains, en signe de respect selon l'étiquette chinoise traditionnelle. Le premier sbire apporte un ordinateur portable.

– Donnez-moi le mot de passe.

– TruandSaintTrop.

Le grand maître me regarde avec des yeux noirs.

– Hassan Fezzali, il faut le contacter maintenant. Si vous refusez, on tue Chang dans le quart d'heure.

– Je ne peux pas contacter Fezzali d'ici...

– Nous avons une connexion internet. Il suffit de lui envoyer des ordres et d'attendre sa réponse, et vous serez

libérés. Bien entendu, une fois libéré, vous ne devez en aucune façon revenir sur votre décision.

Il se met à hurler.

– Si par malheur vous nous trahissez, vous mourrez ainsi que votre ami Chang. C'est compris ?

Il n'a pas l'air de plaisanter, le gredin.

De l'autre côté de la vitre, Chang me regarde avec des yeux épouvantés.

Après avoir respiré un grand coup, je lâche à contrecœur :

– Je vais envoyer des ordres à Fezzali. Il me faut simplement un ordinateur connecté à internet et l'adresse où il peut vous joindre.

– Tigreblanc@yahoo.com, hurle le maître devenu hystérique.

Quelques minutes plus tard, on me place devant un écran. Je connais l'adresse de mon associé libanais par cœur : hassanfezzali@aol.com.

Mon cher Hassan, c'est avec un immense regret que je dois cesser séance tenante toutes mes activités textiles dans la région de Hong Kong. Ne me demande pas pourquoi, c'est ainsi. Je préfère me consacrer à d'autres affaires moins mouvementées. Bonne nouvelle, j'ai retrouvé un repreneur. Tu travailleras désormais avec lui. Tu peux lui faire toute confiance, c'est un homme délicieux. Peux-tu le contacter de toute urgence, avec l'ensemble de tes coordonnées, sur tigreblanc@yahoo.com ?

Les minutes passent. Chang a l'air affolé. Il ne sait pas ce qui se trame. Personne ne dit plus rien.

Le message de la délivrance vient au bout d'une trentaine de minutes. Il atterrit sur la boîte du grand maître :

*Cher monsieur,
Monsieur Franz Cimbali m'a donné pour mission de vous contacter. Il m'a informé que vous étiez le repreneur de ses activités textiles en Chine et me demande de collaborer avec vous. Pourriez-vous accuser réception de ce message, afin que nous puissions discuter des modalités de notre collaboration à venir? Bien cordialement. Hassan Fezzali, 145 rue de Damas, Beyrouth, Liban, hassanfezzali@aol.com.*

Quelques minutes plus tard, le grand maître examine sur son ordinateur le contenu de la clé USB en vrai professionnel. Il a l'air satisfait. Bien sûr, il ne va pas jusqu'à sourire, mais son visage s'est nettement détendu. Son expression est moins sinistre qu'à mon arrivée, à moins que je ne commence à m'habituer.

Le grand maître reprend la parole sur un ton apaisé.

– Vous voyez bien que nous avons des choses à nous dire. Tout à l'heure, vous faisiez l'innocent et maintenant j'ai sous les yeux une liste de près d'un millier de clients que vous m'avez volés.

– Je suppose que vous n'avez plus besoin de moi.

– Vous êtes libre mais je vous place sous contrôle judiciaire. Notre comptabilité va vérifier les identités et calculer le

manque à gagner. Mais surtout, nous allons collaborer à distance avec ce Libanais qui a l'air de si bien connaître les affaires. Désormais, vous n'aurez plus le droit de toucher au textile chinois, d'accord ?

– S'il y a un formulaire à remplir, faisons-le rapidement. Je souhaiterais repartir avec Chang le plus vite possible, je pense que vous me comprenez.

Le grand maître lève poussivement la main droite sans se retourner. Derrière lui, les sbires de la chambre de torture commencent à débarrasser Chang de ses entraves.

– Vous voyez bien, nous ne sommes pas des sanguinaires. Nous ne sommes pas cruels pour le plaisir. Nous faisons votre éducation.

– Trouvez-vous spécialement mal élevés ceux qui font des affaires honnêtement ?

– Certains écoliers se croient plus malins que les autres. Il faut les instruire tout de même, alors ils apprennent à la dure.

– J'ai l'impression que la leçon d'aujourd'hui est finie. Si vous aviez l'amabilité de nous relâcher dans la cour de récréation, mon camarade Chang et moi...

Je n'ai pas le temps d'achever ma phrase. Le sbire qui m'a si bien tordu le bras recommence, cette fois-ci avec les deux bras. Je bascule légèrement en arrière, et je reçois au menton un coup sec qui me fait perdre connaissance.

Je me réveille dans une ruelle déserte. Je suis par terre, couché à côté d'une poubelle odorante débordant de détrit. Chang est allongé non loin de là. Sans état d'âme,

je lui administre une bonne paire de claques pour le ranimer. Je dois le conduire à l'hôpital, afin de désinfecter les plaies de ses mains et refaire ses bandages. Il revient à lui mais il est en état de choc, ses lèvres sont bleuies.

Inutile de prévenir la police, ce serait une perte de temps. Si on me questionne à l'hôpital, j'inventerai une histoire d'accident de bricolage dans un poulailler suspendu comme il en existe sur les toits de la Chine du Sud.

Je soutiens Chang jusqu'à l'embouchure de la ruelle, qui donne sur une artère à la circulation dense. Je hèle un taxi. Heureusement, on ne m'a rien volé, hormis ma précieuse clé USB. Je prends dans mon portefeuille trois beaux billets de cent dollars de Hong Kong, que je tends au chauffeur en lui criant de nous emmener à l'hôpital le plus proche.

On m'informe que Chang restera en observation dans une chambre jusqu'au lendemain. Curieusement, on ne me pose aucune question sur les circonstances dans lesquelles les blessures ont été faites puis salies. Je comprends qu'il s'agit d'un grand classique des triades. L'hôpital ferme les yeux, aucun membre du personnel ne veut prendre la responsabilité d'engager une conversation au sujet d'une organisation aussi dangereuse. Ils désinfectent les plaies, calment la douleur.

Parfois, ils doivent constater le décès d'une victime. Font-ils alors appel au médecin légiste ? Y a-t-il des statistiques fiables sur les meurtres ou les accidents mortels ? Probablement non. Chacun sait que toutes les statistiques officielles chinoises sont fantaisistes. Il est inutile de poser

des questions. Dans mon état d'épuisement, je ne vais pas déclencher une émeute de protestation contre les triades.

Je rentre chez moi pour dormir quelques heures (douze de préférence). À mon réveil, j'aurai à ramasser les morceaux de Chang et à trouver un nouveau secteur d'activité. Je ne peux pas me compromettre davantage. Avec le fichier de clients que j'ai été forcé de donner, la mafia pourra contrôler toutes mes activités dans le textile. J'avais quitté la finance pour me lancer dans l'industrie, j'y ai perdu mes clients, je ne veux pas y perdre mon honnêteté.

Je suis arrivé en Chine il y a quelques mois, je me suis lancé dans des affaires florissantes, et patatras, il faut recommencer à zéro sans empiéter sur les plates-bandes de ceux qui font régner la loi du plus fort.

J'invite Chang dans un restaurant flottant sur le port de Hong Kong. Je sais bien que je m'en tire mieux que lui. Je suis indirectement responsable des horreurs qui lui sont arrivées. Les triades ne se seraient jamais attaquées à lui s'il n'était pas monté dans le vaisseau spatial de mon aventure. Comme lui, j'ai envie d'oublier cette histoire. Je ferais mieux d'admettre mon échec et de consacrer toute mon énergie à me retirer du marché textile, mais je veux comprendre. Comprendre l'univers mental et économique de mes adversaires. J'évoque le sujet de l'étrange décor dans lequel reçoit le grand maître.

– Nous ne devrions plus parler de cet atroce enlèvement. Vous n'êtes pas obligé de me répondre, mais que pensez-vous de l'endroit que nous avons visité hier?